Nagi EDELBY, Pierre Masri, (éds.), *Mélanges en l'honneur de Mgr Neophytos Edelby (1920-1995) ; Neophytos EDELBY, Souvenirs du concile Vatican II (11 octobre 1962 - 8 décembre 1965)*

Beyrouth, CEDRAC, coll. « Textes et études sur l'Orient chrétien », 2005, 903 p. ; Raboueh, Patriarcat grec melkite catholique - Centre de recherche, 2003, 396 p.

Aurélien Girard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/21122>
DOI : 10.4000/assr.21122
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2009
Pagination : 75-342
ISBN : 978-2-7132-2218-4
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Aurélien Girard, « Nagi EDELBY, Pierre Masri, (éds.), *Mélanges en l'honneur de Mgr Neophytos Edelby (1920-1995) ; Neophytos EDELBY, Souvenirs du concile Vatican II (11 octobre 1962 - 8 décembre 1965)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 148 | octobre-décembre 2009, document 148-46, mis en ligne le 03 février 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/21122> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.21122>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Nagi EDELBY, Pierre Masri, (éds.), Mélanges en l'honneur de Mgr Neophytos Edelby (1920-1995) ; Neophytos EDELBY, Souvenirs du concile Vatican II (11 octobre 1962 - 8 décembre 1965)

Beyrouth, CEDRAC, coll. « Textes et études sur l'Orient chrétien », 2005, 903 p. ; Raboueh, Patriarcat grec melkite catholique - Centre de recherche, 2003, 396 p.

Aurélien Girard

RÉFÉRENCE

Nagi EDELBY, Pierre Masri, (éds.), *Mélanges en l'honneur de Mgr Neophytos Edelby (1920-1995)*, Beyrouth, CEDRAC, coll. « Textes et études sur l'Orient chrétien », 2005, 903 p.
Neophytos EDELBY, *Souvenirs du concile Vatican II (11 octobre 1962 - 8 décembre 1965)*, Raboueh, Patriarcat grec melkite catholique - Centre de recherche, 2003, 396 p.

- 1 Le centre de documentation et de recherches arabes chrétiennes de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth publie un beau volume, de près de neuf cents pages, rassemblant quarante-quatre contributions en français, italien et arabe, en l'honneur de Mgr Neophytos Edelby, figure marquante de l'Église melkite (grecque-catholique) et plus largement du christianisme arabe de la seconde moitié du xx^e siècle. Né en 1920 d'une mère arménienne arrivée à Alep à la suite du dramatique exode lors de la Première Guerre mondiale, il fut recruté par l'ordre basilien alépin, dont la maison-mère se trouve à Dayr al-Šir au Liban, puis il étudia au séminaire de Sainte-Anne de Jérusalem,

dirigé par les Pères Blancs. En 1946, il fut envoyé à Rome pour apprendre le droit à l'Université du Latran et obtint le doctorat avec une thèse intitulée : *Essai sur l'autonomie législative et juridictionnelle des chrétientés d'Orient sous la domination musulmane de 633 à 1517*. De ce séjour, il retira une connaissance approfondie de la curie romaine, mais surtout une fine intelligence de la manière dont Rome concevait les Églises orientales catholiques. De retour en Orient, il devint professeur chez les Pères Blancs de Jérusalem de 1950 à 1953, puis au sein de la Congrégation alépine au Liban de 1953 à 1959 : là, il commença à s'occuper des questions liturgiques en travaillant à la révision de plusieurs livres.

- 2 Remarqué par le patriarche Maximos IV Sayegh, qui lui donna le titre d'archimandrite en 1958, il se consacra à plein temps à la préparation du concile Vatican II. En février 1962, le patriarche sacra son secrétaire évêque, dignité qui lui permit de participer au concile inauguré en octobre. Pendant le concile, Mgr Edelby joua un grand rôle au côté du patriarche Sayegh. Principal agent de liaison entre l'épiscopat melkite d'une part et les évêques et théologiens occidentaux d'autre part, il prononça plusieurs discours, notamment à propos du statut des Églises orientales catholiques et de la liturgie. Ayant acquis une réputation internationale, il fut sollicité pour participer au groupe *Concilium*, dont il démissionna après cinq ans. Le père Congar le chargea aussi d'écrire le commentaire du décret sur les Églises orientales catholiques dans la série des commentaires conciliaires parus dans la collection *Unam Sanctam*.
- 3 Après le concile, il fut élu, en 1968, par le synode melkite, métropolitain d'Alep. Là, il se consacra à son diocèse, construisit des écoles, des églises, tout en poursuivant plusieurs activités à Rome, au sein des dicastères, et en participant à la rédaction du catéchisme de l'Église catholique. Atteint par la maladie de Parkinson dès l'année 1981, il dut peu à peu ralentir ses activités à partir de 1989. Il publia de nombreux textes sur la liturgie, sur les icônes syriennes, et sur l'histoire de son Église dont on peut retenir les trois volumes introduisant et publiant les œuvres de Sulaymān al-Ġazzī, poète et écrivain melkite des ^x^e et ^{xi}^e siècles (dans la collection « Patrimoine arabe chrétien » du CEDRAC, 1984-1986), et la série de notices sur les évêques melkites d'Alep, publiées dans le bulletin diocésain de l'éparchie d'Alep, puis rassemblées en un volume toujours utile à l'historien (*Asāqifa al-Rūm al-Malakiyyin bi-Ḥalab fi-l-'aṣr al-ḥadīṭ*, Alep, 1983).
- 4 Plusieurs auteurs de ces *Mélanges* s'attachent naturellement à préciser le travail de Mgr Edelby au concile : « Le rôle de Mgr Néophyte Edelby dans l'élaboration des numéros 7-11 sur les patriarches orientaux dans le Décret *Orientalium Ecclesiarum* du concile Vatican » (Gabriel Hachem), « La sauvegarde de l'identité orientale dans les interventions des prélats melkites au Vatican II » (Élie Haddad), « Notes sur le décret *Orientalium Ecclesiarum* de Vatican II, commenté par Mgr Néophytos Edelby » (Emmanuel Lannes), « La figure juridique du Patriarche dans la pensée de Mgr Néophytos » (Dimitri Salachas) ; et en arabe : « L'interprétation des Écritures : les principes théologiques. Le rôle de Mgr Edelby dans l'élaboration de la « Dei Verbum » » (Georges Khawam), « Mgr Edelby et Vatican II » (Ignace Dick et Khalil Chalfoun), « Les souvenirs » de Mgr Néophyte Edelby » (Georges Massouh). En effet, en plus de deux ouvrages réunissant des textes officiels ou apparentés, *Voix de l'Église en Orient. Voix de l'Église melchite. Choix de textes du patriarche Maximos IV et de l'Épiscopat grec-melchite catholique* (Bâle-Paris, 1962) et *L'Église grecque melkite au Concile. Discours et notes* (Beyrouth, 1967), nous avons la chance de disposer du diacre de Mgr Edelby au concile, rédigé en français, publié une première fois en traduction italienne, accompagné des

notes de Riccardo Cannelli. Le père Nagi Edelby présente aujourd'hui le texte original, assorti des notes, informées donc utiles, de R. Cannelli traduites en français : *Souvenirs du concile Vatican II (11 octobre 1962 - 8 décembre 1965)*. Ce journal, souvent émouvant, parfois amusant, présente de manière très vivante la vie et les enjeux du concile à travers l'œil et la plume de l'évêque melkite.

- 5 Fin connaisseur du Vatican, des dicastères et de leur rapport avec les Églises orientales catholiques, Mgr Edelby analyse les maladroites et les manques de considération de Rome à l'égard de son Église, et plus particulièrement à l'égard du patriarche, comme les véritables pierres d'achoppement de l'œcuménisme avec l'Église orthodoxe byzantine. Ainsi, le groupe melkite à Rome se trouvait fréquemment en conflit avec la Congrégation pour les Églises orientales, perçue comme un « ministère des colonies où des métropolitains gouvernent des pays soumis » (p. 60) : dès leur arrivée à l'aéroport avant la première session, la Congrégation n'envoie qu'un *minutante* pour recevoir le patriarche à l'aéroport. Le patriarche hésite, à plusieurs reprises, à quitter le concile ne pouvant tenir la place qui lui est due dans les cérémonies et dans l'assemblée (et qui lui était attribuée lors des premiers conciles œcuméniques), rangé avec les simples évêques, inférieur aux cardinaux (le problème de la préséance entre cardinaux et patriarches se posaient déjà au concile de Florence ; ces revendications sont néanmoins en partie satisfaites au cours de la deuxième session). Maximos IV, et plusieurs de ses évêques, craignent de trahir l'Église d'Orient : ils ont en effet le sentiment profond de représenter au concile le « frère absent », l'Église orthodoxe. Alors que les Églises orientales catholiques (« uniates ») étaient souvent accusés d'être des traîtres d'une part, et des obstacles à l'union plénière d'autre part, les melkites constatent avec plaisir que les observateurs orthodoxes viennent les rencontrer à de nombreuses reprises pour partager leur point de vue et leur accordent une vraie reconnaissance ecclésiologique : « On nous apprend aussi que les observateurs russes au Concile, pendant tout le temps que notre patriarche parlait hier à Saint-Pierre, se tenaient découverts. Comme on leur demandait pourquoi ils faisaient cela, ils répondirent : « Mais c'est parce que c'est un patriarche. On se découvre quand un patriarche parle ». Ce mot nous a touchés. On se demande à quoi servent les observateurs non catholiques au Concile. Leur silence même, accompagné de tels gestes, est une leçon pour l'Église catholique, qui a perdu – hélas ! – la notion de patriarcat. Merci à nos amis orthodoxes de Russie qui nous la rappellent ! » (p. 185).
- 6 Sans surprise, Mgr Edelby n'apprécie guère le clergé oriental latin et réclame, en vain, la suppression du patriarcat latin de Jérusalem (ce titre n'est pourtant qu'honorifique, à l'instar du patriarcat de Venise ou de Lisbonne, car son titulaire n'a sous sa juridiction aucun autre diocèse que le sien propre. Néanmoins, à partir de la deuxième session du concile, le patriarche latin de Jérusalem siège à part avec les patriarches orientaux). En effet, dès la phase préparatoire, le groupe melkite avait proposé le rapprochement des orthodoxes comme objectif prioritaire des travaux conciliaires : il s'agissait en priorité d'équilibrer l'œuvre de Vatican I (de sinistre mémoire chez les Melkites) en réformant la curie dans le sens d'une décentralisation. À travers ces pages, on perçoit combien les idées œcuméniques de l'épiscopat melkite se diffusent dans les rencontres informelles, dans les amitiés qui se tissent au long des sessions (en particulier avec la génération des penseurs français de l'œcuménisme des années 1960), mettant au jour un réseau de théologiens qui contribuèrent à la réflexion ecclésiologique du concile.

- 7 En outre, on mesure que les solidarités orientales ne fonctionnent pas au sein du groupe arabe (les désaccords persistants avec les maronites ou avec les coptes catholiques constituent les plus grandes déceptions de Mgr Edelby), mais avec les autres Églises catholiques de rite byzantin qui sentent l'importance de se grouper autour du seul patriarche catholique de ce rite. En outre, dans la représentation du groupe melkite, renforcée par celle des défenseurs occidentaux de l'œcuménisme, les Églises grecques catholiques tendraient à représenter l'orthodoxie et l'Orient au concile : on saisisait ici la difficulté d'une Église comme celle des maronites à trouver sa place dans cette représentation, elle qui avait construit un discours identitaire occidentalisé mettant en avant une perpétuelle orthodoxie dogmatique et d'une perpétuelle fidélité au Saint-Siège.
- 8 Toutefois, le groupe melkite ne se limite pas à la défense étroite de leurs intérêts dans une assemblée composée en majorité d'évêques de rite latin. Ainsi, dans les discussions du schéma sur la liturgie, Maximos IV intervint en faveur de l'utilisation de la langue vernaculaire (en la matière, ils pensaient au rite latin mais aussi au problème des Orientaux émigrés) et de la concélébration, « on eût dit qu'une bombe venait d'éclater à Saint-Pierre » (p. 89). Un évêque latin confie d'ailleurs Mgr Edelby : « Toutes les fois que le Concile veut faire une réforme importante, il invoque l'exemple de l'Orient. » (p. 109). D'ailleurs, la liturgie célébrée chaque jour dans un rite différent à Saint-Pierre contribue à cette découverte de la diversité des traditions orientales, à la grande satisfaction du futur métropolite d'Alep, même s'il déplore les rituels « latinisés ». Lors de la quatrième session, un débat public sur le célibat des prêtres, pour lequel le patriarche avait préparé une intervention, a finalement été « heureusement évité » (p. 347) à la demande de Paul VI.
- 9 Enfin, l'opposition des épiscopats arabes au chapitre sur les juifs de la déclaration *Nostra Aetate* constitue un sujet bien connu : « les trois patriarches orientaux qui ont parlé ce matin ont insisté sur la nécessité d'ôter de ce schéma sur l'œcuménisme, le chapitre sur les juifs, comme étant hors sujet et prêtant le flanc à des interprétations politiques nuisibles. » (p. 238) À ce propos, Yves Congar notait dans son *Journal du Concile* (t. II, p. 425-426) : « Maximos a vraiment des réactions antisémites : cela m'est évident. Les évêques plus jeunes sont beaucoup plus favorables à la déclaration. Pour Maximos, elle est malheureuse, il vaudrait mieux qu'elle ne fût jamais née. Cependant, il sait qu'elle sera votée et il la défendra ». À la lecture du journal de Mgr Edelby, qui appartient indubitablement à cette jeune génération, on ne peut qualifier ainsi ses réflexions : il est en revanche inquiet des pressions locales (p. 273), et tient pour nécessaire une nouvelle considération chrétienne de la valeur religieuse de l'islam, dans le décret *Nostra aetate*, conseillé en particulier par Georges-Chehata Anawati qu'il rencontre à plusieurs reprises.
- 10 Ainsi, plusieurs contributions des *Mélanges* portent sur l'œcuménisme : « Particularisme melkite au sein de la famille byzantine et émergence du patriarcat catholique » (Ignace Dick), « L'engagement œcuménique de l'Église grecque melkite catholique après Balamand » (Grégorios III Lahham, actuel patriarche de l'Église grecque-catholique), « Église particulière/Église universelle. Expérience du premier millénaire (approche catholique) » (Paul Rouhana), « Amay-Chevetogne et le Proche-Orient : de la fondation (1925) au Concile Vatican II (1962) » (Lambert Vos), « Saint Nerses Shnourhali, pionnier du mouvement œcuménique au XII^e siècle » [en arabe] (Boutros Mrayati) ; et quelques articles portent sur les relations islamo-chrétiennes : « Parole de Dieu, révélation et

inspiration selon les chrétiens » (Maurice Borrmans), « La preghiera per la pace di Assisi e il dialogo interreligioso » (Andrea Riccardi) et, en arabe : « Le témoignage des "fuqahā" concernant l'unité divine chez les chrétiens » (Pierre Masri, directeur de la Bibliothèque spirituelle à Alep), « La sécurité du non-musulman en pays musulman » (Yuhanna Ibrahim). D'autres contributions encore portent sur la patristique, sur la spiritualité, sur la peinture ou sur l'histoire, autant de disciplines dans lesquelles il faudrait avoir des compétences pour présenter une recension exhaustive et critique. Nous nous limiterons donc à envisager quelques articles portant sur l'histoire moderne des communautés chrétiennes proche-orientales.

- 11 Samir Khalil Samir apporte une contribution sur « un traité apologétique inédit d'ecclésiologie par un véritable auteur melkite anonyme : la véritable Église et la primauté romaine » (pp. 423-465). L'article examine attentivement un manuscrit dont la provenance est ignorée, le décrit quant à la forme et à la langue du manuscrit. Il s'agit d'un manuscrit copié à la fin du XVIII^e siècle, intitulé « Épître offerte à tous les frères séparés de l'Église catholique universelle, habitant les pays de l'Orient ». Il s'agit donc d'une œuvre qui s'insère dans les polémiques entre « grecs-catholiques » et « grecs-orthodoxes », deux communautés nées du schisme de 1724 au sein du patriarcat melkite d'Antioche. Avant le XVII^e siècle, la communauté melkite du patriarcat d'Antioche s'était tenue à l'écart des querelles entre catholicisme latin et orthodoxie byzantine : arabisée précocement, l'Église « arabe-orthodoxe » (S. Griffith), fidèle aux Pères et aux premiers conciles œcuméniques, avait principalement construit son identité dans les controverses locales, face à l'islam et face aux « hérésies » régionales : jacobites, nestoriens... Or, d'une part, depuis le XVI^e siècle, les Ottomans réunissent les quatre patriarchats orientaux dans un même Empire : le patriarcat de Constantinople s'efforce alors d'affirmer son hégémonie sur les trois autres patriarchats profitant notamment de leur dépendance financière. Si les hiérarchies ecclésiastiques des patriarchats d'Alexandrie et de Jérusalem sont hellénisées dès le XVI^e siècle, il faut attendre le schisme de 1724 pour que Constantinople parvienne à contrôler les nominations du siège antiochien grec-orthodoxe (R. Clogg, « The Greek Millet in the Ottoman Empire », in B. Braude et B. Lewis, (éds.), *Christians and Jews in the Ottoman Empire. The Functioning of a Plural Society*, New York - London, 1982, t. I, pp. 185-207). D'autre part, le catholicisme déploie après le concile de Trente ses missions pour tenter d'unir les Églises locales à l'Église romaine. Il faut bien sûr se garder d'analyser les relations entre l'endogène et l'exogène sous la forme simpliste de l'opposition, mais envisager plutôt les interactions avec les cheminements propres des sociétés locales. Ainsi, après une période d'indétermination confessionnelle au XVII^e siècle, où le non-choix (ou le double choix) entre Rome et Constantinople semble encore possible, la rupture est consommée au XVIII^e siècle et les deux communautés tendent, désormais, à cristalliser nettement leur nouvelle orientation confessionnelle en s'affrontant sur les thèmes familiers de la controverse entre le catholicisme romain et l'orthodoxie byzantine : la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape, le purgatoire, la vision béatifique, l'utilisation des azymes pour la consécration. Ce rappel historique permet de souligner combien les thèses et les arguments qui apparaissent de part et d'autre se révèlent nouveaux pour le patriarcat d'Antioche : du côté « grec-catholique », cas du manuscrit du père Samir, le corpus argumentaire est donné par la production en arabe des missionnaires, en particulier jésuites (Nau, Sicard, Fromage...) qui s'attelaient depuis le XVII^e à réfuter les « schismatiques », perçus simplement comme des Grecs arabisés. Ainsi, dès la préface (publiée intégralement en arabe dans l'article), l'auteur

s'en prend aux protestants, encore quasiment absents du ressort du patriarcat d'Antioche pourtant, et, au chapitre 12, il juge essentiel de présenter la distinction latine traditionnelle entre Église triomphante, Église souffrante (occasion de parler du *maṭhar*, purgatoire) et Église militante. La publication du plan de l'ouvrage et des *incipit* de chapitres, démontre que les thèmes ordinaires de la controverse répondent présents, dont une vie du patriarche Photius « l'Intrus », tenu en Occident au ^{xvii}^e siècle pour le principal fauteur du schisme (L. Canfora, *La bibliothèque du patriarche. Photios censuré dans la France de Mazarin*, Paris, 2003). Le livre se distingue enfin par les citations abondantes des Pères grecs et latins ainsi que des Actes des conciles. Il s'agit là encore d'une méthode caractéristique de la littérature missionnaire : démontrer à son adversaire qu'il est infidèle à la tradition de sa propre Église, aux écrits de ses Pères.

- 12 Enfin, Salim Daccache publie une contribution en arabe sur « Deux chapitres sur la prière tirés du manuscrit du livre “Bustān al-ruhbān” (1706) de Germanos Farhat » (pp. 141-166). Ġirmānūs Farḥāt appartient à la première génération du clergé maronite à ne pas avoir été formé au Collège maronite de Rome (fondé en 1584), mais en Orient, en particulier à l'école maronite d'Alep dirigé par Buṭrus al-Tūlāwī. Il devient moine, participe à la fondation de l'ordre libanais maronite puis est nommé archevêque d'Alep. Encore mal connue, partiellement publiée, son œuvre touche à de nombreux domaines, dont la spiritualité. Ainsi, si Farḥāt contribue à l'introduction de la spiritualité jésuite dans l'Église maronite, en particulier avec le résumé de la *Pratique de la perfection chrétienne* d'Alphonse Rodriguez, il rédige également en arabe un *Bustān al-ruhbān* (Jardin des moines), qui est une traduction-adaptation du célèbre *Pré spirituel* de Jean Moschos, attribué par erreur à cette époque à Sofronios, patriarche de Jérusalem. Salim Daccache remarque néanmoins les différences importantes entre ces deux textes, soulignant que Farḥāt lui-même prend ses distances avec l'œuvre dès son introduction : le livre qu'il entend diffuser est trop complexe, il le structure plus commodément et le résume. Le père Daccache, après une introduction bien informée, publie deux chapitres sur le thème de la prière extraits du manuscrit : chacun se révèle une succession d'historiettes édifiantes narrant les faits, gestes et dires des Pères du désert égyptien, tels les apophtegmes.
- 13 Cet ouvrage, jamais étudié, a souvent été considéré comme typiquement oriental : ainsi, l'historien Joseph Nasrallah, désespérant de ne rien trouver d'autres que des traductions d'ouvrages occidentaux dans la littérature melkite du ^{xviii}^e siècle, déclarait qu'il « savait heureusement le caractère oriental de ces fonds » (*Histoire du mouvement littéraire dans l'Église melchite du ^v^e au ^{xx}^e siècle*, Louvain-Paris, IV-2, p. 106). Mais Farḥāt, ignorant le grec, n'a peut-être pas connu cette œuvre par des copies arabes : G. Graf cite seulement deux manuscrits pour la tradition arabe de cette œuvre (*Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, Rome, 1944, t. I, p. 372), qu'il conviendrait encore de vérifier. Au regard des cheminements intellectuels maronites de cette période, une médiation occidentale favorisant la redécouverte de cette œuvre dans le Proche-Orient arabe serait concevable, d'autant que, dans l'Europe catholique, Jean Moschus connaît un certain succès en particulier grâce aux éditions de Fronton du Duc (1624) et Jean-Baptiste Cordelier (1681), et la spiritualité des Pères du désert égyptien fascine au cours de la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle. D'ailleurs, dès le ^{xviii}^e siècle, c'est dans l'unique recension de Farḥāt que le *Bustān al-ruhbān* circule largement dans toutes les communautés chrétiennes du Proche-Orient. Sous toutes réserves, l'hypothèse d'une réappropriation d'un patrimoine oriental par la médiation de l'Occident ne semble pas

à exclure. Aujourd'hui, le *Bustān al-ruhbān*, dans d'autres versions que celle de Farḥāt, constitue un classique des lectures spirituelles dans ces Églises chrétiennes arabes, au même titre que *l'Imitation de Jésus-Christ*, en particulier dans les communautés religieuses.